

# Cyr'ado

Le journal culturel des lycéens et classes prépa'



Pièces montées d'Antonin Carême

## Ça s'est passé il y a...

### Talleyrand et Carême, la diplomatie à table

----- RAGUENEAU,  
GASTRONOME

L'histoire aime se jouer des circonstances et se prêter à l'humour. Comment sinon expliquer que le plus grand cuisinier que la France ait connu, répondant à l'austère nom de carême fut devenu le chef du plus raffiné des évêques défroqués de l'Histoire. Antonin Carême, roi des cuisiniers, cuisinier des rois et des empereurs. Autre pied de nez à l'Histoire, c'est sous l'empereur le plus désintéressé de l'art culinaire que la gastronomie française acquiert ses lettres de noblesses. Le talentueux Carême, le brillant Talleyrand, le stratège Bonaparte, il ne fallait pas moins pour hisser haut et de façon aussi définitive qu'inatteignable la gastronomie tricolore. Enfant de la rue, abandonné à huit ans par son père qui ne pouvant plus nourrir 14 bouches, jugea le jeune garçon, le plus débrouillard de la fratrie pour s'en sortir seul. Pris en main par le destin, c'est dans un petit cabaret qu'il trouve le gîte et le couvert moyennant un travail en cuisine. Il en fallut peu au jeune prodige pour gravir les échelons de la passion et se retrouver dans les cuisines d'un des hommes les plus roubards, les plus puissants, mais surtout les plus raffinés d'Europe, Charles-Maurice, prince de Talleyrand et ministre des Affaires extérieures de l'empereur. Maître inégalé de la diplomatie, comme Bonaparte ne fut guère surpassé en stratégie, [Talleyrand](#) flaira dans le jeune Antonin, l'arme secrète de son action politique.

Conscient, malgré son désintéret, de la Grande armée gastronomique que mettait en place son ministre, l'Empereur l'installe au château de Valençay, en plein Berry. Là, le fin ministre met Carême au défi : un an de menus sans jamais réutiliser deux fois les mêmes plats et toujours avec des produits de saison. Si Carême était déjà reconnu maître pâtissier avec ses célèbres pièces montées extravagantes, il va déployer un talent tout aussi ingénieux pour subjuguier par ses entrées, ses plats et particulièrement ses sauces, l'Europe entière. Encore apprenti chez Bailly, Antonin passe des heures au cabinet des estampes, à la bibliothèque pour étudier l'architecture. Pour lui, la pâtisserie de ses pièces montées, est une branche de l'architecture. L'art antique l'inspirera tout particulièrement. Ce même art qu'on retrouve quelques années plus tard, lorsqu'il décide de remplacer le bonnet par la désormais célèbre toque en forme de colonne, dont la taille définit la place des cuisiniers dans la brigade. Faites de sucre, de pâte d'amande et de pâtisserie, il lui faut parfois préciser que « tout est comestible », tant ses pièces montées ressemblaient à des maquettes miniatures, quoique de taille imposante.

[Lire la suite](#)

## Edito

### La mort ou les morts ?

----- CHARLES MONTMASSON,  
REDACTEUR EN CHEF

Toussaint, jour des morts, armistice de 1918, froids hivernaux, nature morte, moral en berne, grisaille du quotidien, le mois de novembre contraste avec la chaleur des couleurs d'automne qu'octobre exhale comme un ultime effluve estival. Novembre n'en finit pas d'être triste pour beaucoup, avec ses ponts de la mort, 2 novembre, 11 novembre qui enjambent sans guère de transition le fleuve de tristesse et d'angoisse qui sépare les dernières lueurs de soleil des nuits grandissantes de l'hiver.



Probablement plus que n'importe quel autre mois, novembre rappelle par contraste avec la vie qui semble s'endormir que la mort n'est pas seulement celle du corps, mais aussi celle de l'âme prise par l'angoisse, comme vous le découvrirez dans le *Connais-toi toi-même* de la semaine. La mort peut aussi être celle d'une civilisation, comme le craint *Houellebecq*, dont nous avons analysé le livre *Soumission*, à quelques mois des élections présidentielles. La mort c'est aussi le rapport d'une civilisation à la vie. C'est ce que l'étude de Philippe Vandeville sur l'art occidental nous rappelle. La mort enfin c'est celle de la damnation éternelle, enjeu et effroi de Faust quelque soit l'auteur qui en brosse le portrait.

Mais ce sont aussi les vacances ! alors un peu d'histoire gastronomique et de hauteur philosophique pour faire de bons choix s'imposaient également au menu de ce numéro.

Une lettre qui fera la semaine prochaine, une pause vacances. Nous vous retrouvons le 8 novembre !



Emile Othon Friesz (1879, France - 1949, France) Nature morte au verre de vin [1929]

## La philo pour les nuls (ou pas)

### *Pour choisir en philosophe : moindre mal ou mieux possible ?*

----- CYRIL BRUN, DOCTEUR SCIENCES HUMAINES

Verre à moitié plein, à moitié vide, telle pourrait sembler la distinction entre moindre mal et mieux possible et pourtant, la profondeur de l'un est sans égale au regard de l'espérance à venir.

Deux considérations sont à prendre en compte ici. Tout d'abord, une fin bonne ne peut jamais justifier un acte mauvais. En d'autres termes, je ne peux faire un mal, même pour obtenir un bien. Ce qui veut dire que pour parvenir à une fin bonne, je ne peux employer que des actes bons. Or nous avons souvent l'impression, dans le monde économique et politique, de devoir choisir le moindre mal et non le bien. C'est pourquoi nombre de gens de bonne volonté démissionnent de tout engagement, arguant que, de toutes façons, on ne peut rien faire sans se compromettre. La vision du moindre mal est une vision étriquée et sans avenir ni ambition. Elle cherche à régler un cas ponctuel et pris isolément. A l'inverse, la vision du mieux possible replace ces mêmes alternatives dans une perspective plus large et construite.

La question n'est pas comment éviter le pire, mais quelle est la décision qui, compte tenu de l'ensemble des données du problème, me maintiendra tendue vers le but fixé ? C'est à cette lumière qu'il faut considérer l'engagement pour le bien. Colmater le navire pour colmater le navire, c'est une vision fermée sur elle-même. Le colmater pour reprendre la route, c'est une vision d'avenir.

Tout chef militaire sait qu'il faut parfois sacrifier dix hommes pour en sauver mille. Si, bien au chaud dans la dernière cabine du navire, tout le monde refuse d'aller sur le pont tenir la barre parce que la mer déchaînée risque de nous éclabousser, de nous blesser, combien de temps encore la cabine restera-t-elle un refuge ? En d'autres termes, n'attendons pas de trouver l'endroit idéal et pur pour nous mettre au service du navire et de notre prochain. C'est illusoire et suicidaire.

[Lire la suite](#)

## Connais-toi toi-même

### *L'angoisse, un fauve tapi en embuscade*

----- CYRIL BRUN, ANTHROPOLOGUE

L'angoisse survient comme un fauve tapi derrière un fourré. Invisible et imprévisible elle vous déchiquète et vous dévore trouvant en vos entrailles engloutie la force de grandir et de vous maîtriser à terre ligote toujours plus.

Rien ne l'arrête et, comme le foi de Pancrace, elle repousse sitôt dévorée. Grandissant à mesure qu'elle s'engloutie elle même elle trouve toujours, avec un appétit croissant, un festin sans cesse à sa taille.

Seul répit pour la remettre en cage, l'assoupissement de la digestion qui suit l'orgie. Là la bête ou le sa rage et se vide de son carnage comme une baudruche de son gaz.

Ainsi réduite, elle ressemble au chacal famélique et se faufile entre les barreaux de sa prison diabolique pour gagner ses fourrés prêt à se lancer de nouveau à l'assaut.

Seul le voyageur aguerrit peut traverser serein, les chemins creux de son âme et de son cœur. Celui qui imprudent s'aventure en ces contrées inconnues de ses propres peurs, se laisse immanquablement surprendre au détour de chaque fourré tendu d'embuscades. Pour débusquer l'angoisse félonne avant qu'elle s'en surgisse de sa tranchée, il faut au pisteur reconnaître les traces subtiles signaux avant-coureurs du traquenard à l'approche.

*On ne peut rien contre l'assaut de l'angoisse une fois celui-ci lancé. Mais on peut briser son élan si on sait être attentif aux peurs qui sourdent comme une source contaminée prête à jaillir. Connaître nos eaux troubles c'est être capable de les reconnaître avant même qu'elles aient forcées les digues de notre raison.*

[Lire la suite](#)

## Le point focus

### *Abbaye de Fleury, la Jérusalem céleste des bords de Loire*



Abbaye de Fleury

----- CHARLES MONTMASSON, HISTORIEN

*Il est un monument aujourd'hui discret mais qui jadis fit de la Loire un centre de la chrétienté et de la vie religieuse.*

L'abbaye de Fleury, imposante et sobre, intacte et abimée, fait l'objet d'une imposante bibliographie et de nombreuses études tant historiques qu'artistiques. Il n'est donc pas ici le lieu d'une nouvelle étude, ni même d'une visite guidée, mais simplement de donner l'envie d'aller voir sur place cette page d'histoire commencée au détour du VIIème siècle et même du VIème avec l'abandon des reliques de saint Benoît au Mont Cassin.

Père des moines d'occident, saint Benoît rend son âme à Dieu en 547 au Nord de Naples au célèbre monastère du Mont Cassin, laissant une règle de vie monastique qui bientôt servira de base à de nombreuses autres règles tout en rythmant, avec un équilibre qui lui est propre, entre prière et travail, la vie de ceux qui portent le nom de bénédictin.

Mais, en 580, les incursions lombardes mettent à mal la région et n'épargnent pas le monastère qui est déserté par les moines se réfugiant dans toute l'Europe. Chose étonnante, ils laissent le corps du saint sur place.

Il faut attendre presque un siècle pour qu'en 672, des moines de la toute récente abbaye de Fleury, fondée sur les bords de Loire par des religieux d'Orléans vivant pour la première fois sous la règle de saint Benoit, partent récupérer les reliques de leur saint patron. De là le culte et la règle du père des moines se diffusera de façon quasi exclusive dans tout l'occident, attirant à Fleury nombre de pèlerins, parmi lesquelles Jeanne d'Arc qui pria devant une petite vierge à l'enfant en albâtre datant du XIIème siècle et que l'on vénère toujours dans le transept.

[Lire la suite \(et diaporama\)](#)



Pieter Bruegel l'Ancien : Le triomphe de la mort - 1562

## Culture 4'

### *La mort dans l'art pictural occidental*

----- PHILIPPE VANDEVILLE

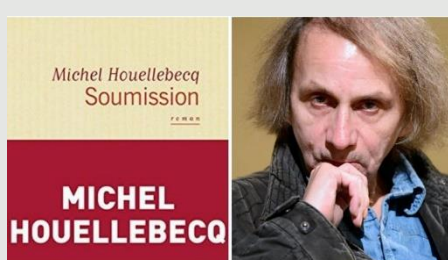
La Toussaint. Le 11 novembre. Le typhon aux Philippines. La mort fait l'actualité en ce mois de novembre. Mais la mort est d'abord un thème universel, tout simplement parce qu'elle fait partie de la destinée humaine. La mort est donc tout naturellement l'un des thèmes majeurs de l'art, depuis toujours. Elle a été représentée de bien des façons, selon la conception qu'on en avait, selon les styles, les civilisations et les époques. Mais, comment la mort se représente-t-elle ?

D'abord de manière explicite, quand sont montrées des corps morts, de mort naturelle ou non, dans le cadre de scènes de violence, de guerre, etc

D'une manière symbolique aussi, par plusieurs symboles traditionnels. Donnons-en quelques exemples :

Le crâne représente évidemment la mort. Nombre de tableaux font figurer Sainte-Marie-Madeleine, un religieux, un philosophe, priant ou méditant devant un crâne. C'est parfois tout le squelette, souvent animé, côtoyant un vivant, qui nous rappelle notre condition de mortel.

[Lire la suite](#)



### *Le coin des livres*

Soumission, de Michel Houellebecq – Analyse et critique

----- ETIENNE DE SOLAGES

*En cette période post-présidentielle, il nous a paru bon de republier cet article paru lors de la sortie du livre Soumission, de Michel Houellebecq, une fiction politique envisageant la victoire du Parti Islamique aux élections présidentielles de 2022.*

Beaucoup d'encre a coulé à propos de la sortie du dernier livre de Michel Houellebecq ; évoquer la victoire d'un Parti Islamique aux élections présidentielles de 2022 (soit dans sept toutes petites années) avait en effet de quoi enflammer toutes les passions ; d'autant plus que Houellebecq est connu pour son style insolent et provocateur. Autant vous dire que j'étais impatient de tenir un tel brûlot entre les mains !

Dès les premières pages, le style de Houellebecq surprend : le narrateur – et personnage principal – s'exprime par de très longues phrases (en moyenne une vingtaine de lignes) ponctuées de virgules omniprésentes, comme s'il s'exprimait à l'oral. Ne nous mentons pas, je ne suis pas du tout un spécialiste de Michel Houellebecq ; le profane que je suis fut donc obligé de s'y reprendre à deux fois pour lire la première page. Cependant, on s'adapte vite, et le résultat n'est pas si désagréable ; il est même plutôt amusant à lire, et convient très bien à l'histoire pathétique du personnage principal, professeur à la Sorbonne, célibataire esseulé et quadragénaire dépressif.

De ce fait, la première moitié de Soumission est assez amusante. Cynique et rempli d'une ironie mordante, Houellebecq trace le portrait sarcastique et pitoyable d'un homme en pleine crise de la quarantaine, prenant conscience de sa solitude et du peu d'ampleur de sa vie. Réjouissant ! Un mauvais point cependant : l'auteur a tendance à tomber dans la « littérature porno », décrivant sur des dizaines de lignes les ébats de son personnage avec diverses prostituées, ce qui n'apporte pas grand-chose à l'histoire, et révèle l'état d'esprit de Houellebecq. Bien dommage.

[Lire la suite](#)



Faust- Eugène Delacroix (1798-1863)

## Lit et rature

### Faust de Goethe à Berlioz, de Goethe à Gounod

----- CYRIL BRUN, CHEF D'ORCHESTRE

*La préoccupation de l'effet n'est pas autre chose qu'un manque de foi dans la vérité, une poltronnerie de l'incrédulité... Quand vous verrez un artiste inquiet de l'effet que fera son œuvre, tenez pour certain que ce qu'il aime n'est point son art, mais sa personne: c'est un glorieux! ». « Les soirées parisiennes de 1883 », d'Arnold Mortier, préface de Ch. Gounod*

*« Le public du théâtre est un dynamomètre: il n'a pas à connaître de la valeur d'une œuvre au point de vue du goût; il n'en mesure que la puissance passionnelle et le degré d'émotion, c'est-à-dire ce qui en fait proprement une œuvre dramatique, expression de ce qui se passe dans l'âme humaine personnelle ou collective. Il résulte de là que public et auteur sont réciproquement appelés à faire l'éducation artistique l'un de l'autre: le public, en étant pour l'auteur le critérium et la sanction du Vrai; l'auteur, en initiant le public aux éléments et aux conditions du Beau*

*« . Mémoires, Ch. Gounod*

Charles Gounod avait depuis longtemps l'idée d'écrire un Faust, tant il avait été fasciné par l'œuvre de Goethe découverte en 1838. Sans doute dès 1842 écrit-il quelques esquisses. Mais il faut attendre 1845 et sa rencontre avec le librettiste, Julien Barbier pour que le projet commence à se concrétiser. Si la première est donnée le 19 mars 1859, c'est après et avant plusieurs remaniements. L'œuvre était initialement plus longue. Elle fut amputée, notamment de la scène du Harz, tandis que sous la pression, notamment d'Ingres, il rajouta l'air si célèbre « Gloire immortelle de nos aïeux ». Plus tard, en 1860, il remplace le texte parlé par le récitatif que l'on connaît. En 1863, il ajoute le célèbre air de Valentin « Avant de quitter ces lieux » et en 1869, le ballet de la nuit de Walpurgis.

Faust est à soi toute une histoire. Le Dr. Johannes Faust est un personnage réel du XVI<sup>ème</sup> siècle (1480- 1540), dont on ne sait pas grand-chose. Il est toutefois devenu l'image archétypale du savant ayant vendu son âme au diable pour pénétrer les secrets de la nature et jouir des plaisirs interdits. Ce sera d'une manière ou d'une autre la trame de tous les 'Faust' quel qu'en soit leur titre (Méphistophélès, la damnation de Faust, Faust et Marguerite, Faust Symphonie...) Car ce brave docteur inspira bien des artistes. Mais la source d'inspiration des compositeurs du XIX<sup>ème</sup> siècle fut l'œuvre de Goethe que ce soit dans sa première ou dans sa seconde version, moins tragique. On ne peut échapper à la mise en abyme d'au moins trois œuvres. Celle de Goethe, celle de Gounod et celle de Berlioz. Trois œuvres immenses qui connurent toutes trois un formidable succès, même si depuis quelques années, ce succès semble pâlir un peu.

Pourquoi les mettre en perspectives ? Tout d'abord elles sont plus ou moins de la même époque, ce qui leur confère une certaine unité et donc permet une comparaison plus juste. Ensuite parce que les deux œuvres musicales sont toutes deux inspirées de la pièce allemande. Et pourtant, chacune tire de la légende une histoire et une 'morale' bien différente. Si l'on comprend bien pourquoi Goethe et Berlioz ont été fascinés par le personnage de Faust, qui leur ressemble par bien des aspects, on comprend plus difficilement la fascination de Gounod, d'un naturel plus posé. D'ailleurs, il y a bien deux Faust de Goethe, comme il y a deux Goethe, le jeune et celui que l'âge a rendu plus serein. De même, il y a deux Faust, celui de Berlioz, plus proche du jeune Goethe et celui de Gounod, plus proche de l'autre Goethe.

[Lire la suite](#)